

imprimeries noires et graisseuses; en tête seront les vieillards, les malades et les infirmes; les immenses hôpitaux de la Salpêtrière, de Saint-Louis et de l'Hôtel-Dieu, avec leurs ailes et leurs façades; et leurs lits innombrables se lèveront du sol, et marcheront donnant l'exemple. Puis viendra le bataillon des aubergistes, des hôteliers et de leurs serviteurs, qui ont le sentiment de l'ordre et de la continuité du service personnel. Cette caravane sera longue et marchera au pas lent de la science, de la patience et de la vieillesse. Elle coulera silencieusement avec ses habitations, et elle se couchera aux bords du fleuve, depuis le Palais-Bourbon jusqu'à Passy et de Passy à Vaugirard; depuis le milieu des Champs-Élysées, par Chaillot, l'arc de l'Étoile et la Muette, jusqu'au milieu du bois, et formera ainsi les os, les nerfs et les chairs de toute la moitié gauche du corps de mon colosse.

En même temps tous les entrepôts aux vins, aux blés, les halles, les marchés et les abattoirs, les grosses usines, les fonderies, les ateliers de construction des mécaniques avec leurs rouages, leurs chaudières et leurs cylindres de fonte, leurs enclumes, leurs marteaux, leurs soufflets et leurs laminoirs, les charpentiers et les forgerons en tête, se lèveront. Et aussi se lèveront les établis des travaux qui font plus briller la main de

l'homme que la force des machines; les tabletiers, les fabricants de meubles, les tailleurs, les modistes, les chapeliers, les bijoutiers et les horlogers; les magasins et les boutiques des quartiers Saint-Denis, Saint-Antoine et Saint-Martin; l'immense bazar du Palais-Royal et des passages où sont artistement rangés en éventail les riches ciselures d'or et d'argent, les pierreries, les cristaux et les bijoux d'émail, les plumes et les tissus de l'Inde et de l'Afrique, les étoffes lustrées aux figures fraîches et éclatantes, les meubles de bois colorés et odoriférants, les tentures, les candélabres avec leurs globes damasquinés. Toute cette grande armée industrielle, hommes et femmes, avec leurs marchandises, leurs instruments, leurs chantiers et leurs maisons, rangés par troupes, et renfermant au centre la Banque et ses administrations, le Trésor, le Timbre, la Monnaie; toute cette armée active, bruyante, animée, marchant d'un pas vif, et fouettant l'air de ses gestes et de ses cris de joie, faisant voler autour d'elle, comme un nuage d'encens, la poussière du sol, s'ébranlera et roulera par-dessus les églises, les quais et les quartiers retardataires, et viendra de la Madeleine à la gare Saint-Ouen, et de l'Élysée-Bourbon, par Monceau et les Sablons, jusqu'à Neuilly, former les membres rebondis et fermes de la droite de mon colosse.

Je déracinerai des bords du boulevard les opéras et tous les théâtres avec leur matériel d'instruments, de costumes et de décors, et leurs troupes passionnées, et les salles de danse et de concert, et les jardins aux fruits de neige et de glace, aux liqueurs brillantes comme le métal, et tous les édifices consacrés aux extases de l'esprit et au délire des sens. Ils s'enlèveront ainsi qu'une troupe de danseurs et de danseuses, dont les tressaillements répandront le plaisir jusqu'aux extrémités du corps de mon colosse, et enlacés les uns dans les autres, tournoyant sur eux-mêmes, ils viendront se grouper autour de l'étoile.

Ainsi, par ma volonté et par les bras de mes enfants, sera bâtie, en un seul édifice, ma ville vivante. Et pour aucun ma volonté ne fera scandale ou servitude; car de ces hommes et de ces femmes, de ces vieillards et de ces enfants, et de ces édifices, ces magasins, ces chantiers, il n'y aura ni un clou, ni un cheveu qui bouge autrement que de son propre mouvement et par sa libre volonté. Beaucoup n'auront point de cette vie le sentiment de leur destinée. Ils resteront dans leur chaos de pavés boueux et de mesures tremblantes. La ville ancienne reposera sur les épaules de la nouvelle. Fardeau léger sur ses larges épaules; fardeau sacré, car le colosse

ainsi chargé de son vieux père, pressant son enfant sous son bras, sera, comme Énée, le symbole de la religion de l'homme qui sort de la guerre et appelle la femme.

Accourez donc! accourez tous, peuples du Nord et du Midi, Prussiens, Anglais, Russes, Saxons.

Vous vîtes chez mon peuple bien-aimé vous enivrer de ses raisins et de ses femmes, et nourrir vos chevaux des arbustes de ses jardins, parce que ce peuple, dans sa fureur, s'était hérissé comme un porc-épic, et qu'il courait par vos campagnes, emportant du bout de ses pointes les pans de vos places fortes, et les quartiers de vos villes, et foulant sous ses pieds vos moissons! Venez tous! accourez à cette heure. Ce peuple est enfin devenu industriel et magnifique; le premier, au nom de ses frères, il a mis la main dans mon trésor. Venez! ici la terre se gonfle du désir de vivre de la vie de l'homme; ici la terre se donne à l'homme, comme une femme à son amant. La ville qu'habite le peuple est vivante, ornée, sonore; elle pense, elle travaille, elle aime, elle rit, elle danse.

Et les peuples accourront, et ils sauront qu'ils portent en eux-mêmes les formes et le plan de ma ville; ils la reconnaîtront: ils descendront

comme en extase devant la face et les membres du géant.

Ma ville est ample et de haute taille, mais nul ne craint de s'y perdre. Que vous veniez du Nord ou du Midi, des bancs de l'Allemagne ou des chantiers de l'Angleterre; que l'esprit ou la chair soit votre orgueil, que votre vie soit le mystère ou le mouvement, vous marcherez d'un pied sûr, dans mon colosse, vers le lieu que votre cœur appelle, à travers les places ombragées et les canaux remplis d'une eau limpide et les fontaines jaillissantes, entourés d'édifices dont les formes expriment le nom, vous marcherez!

Aux lieux qu'habitent les hommes de science, de contemplation, d'expérience, ceux qui sont l'ordre et la règle de la cité, le silence et le mystère règnent, les arbres régulièrement plantés sur les places prolongent au milieu du jour l'ombre et la fraîcheur de la nuit. Les monuments s'élèvent en surfaces planes, les murs tombent droit, se coupent en équerre et s'avancent en saillies brisées; le jour bondissant sur ces saillies ne fait luire sous les pilastres que des échos de sa lumière. Ce sont des bandes parallèles de hauts portiques à plafonds plats. Ce sont des places anguleuses au fond desquelles les monuments semblent descendre d'une grotte invis-

ble, comme les palais de larmes du creux des montagnes, ou monter au ciel en légers cristaux.

Les flèches et les clochers abondent, et les gerbes d'arêtes en forme de prismes, et les treillages à losanges déliés, et les ogives sveltes et pointues.

Les merveilles de ma terre bien-aimée sont rassemblées au jardin d'un palais qui fait voir des animaux géants sous un portail égyptien couvert de fresques symboliques. Le chimiste est appelé vers le sol par les formes basses de son laboratoire aux pilastres druidiques, au triangle aplati; et des terrasses bordées de festons, chargées de flèches et d'aiguilles, élèvent au-dessus des nuées l'astronome et son télescope.

La Seine coule en silence et marie la couleur de ses eaux au milieu de ces monuments chargés d'incrustations, de grisailles, de peintures pâles; et ces couleurs et toutes ces formes se trouvent harmonieusement rassemblées dans l'immense université, dont les ailes, les bas-côtés et les façades portent la robe violette de l'évêque du Christ, et dont le pâtre central se lance jusqu'à une prodigieuse hauteur en une masse triangulaire de clochers blanchis et dentelés, qui semblent, quand le soleil couchant frappe leurs pointes argentées, une pyramide de cierges enflammés.

Aux quartiers qu'habitent les hommes d'action et de force, là où sont les établissements de grosse et de menue industrie, là où le cuivre et le fer sont pétris et moulés comme la pâte, où les troncs des bois durcis dans les eaux tièdes de la Gambie et du fleuve des Amazones sont coupés par tranches comme les chairs d'un fruit fondant; et là aussi où les cristaux et les métaux sont taillés en dentelle et en pierreries, où le lin et la soie sont tissés plus finement que la toile d'un insecte; dans toute la droite de mon colosse, les édifices s'élèvent en formes arrondies et bossueuses comme les muscles bombés d'un homme vigoureux.

Les rues sont sinueuses comme des anneaux qui s'entrelacent. Les murs sont couchés à terre, fermes et gonflés comme le turban d'un pacha, ou suspendus en l'air transparents et légers en des tresses de roseaux.

Il s'élève du sol des colonnades et des voûtes qui sont semblables à des champs de plantes grasses dont les larges feuilles s'unissent en arceaux massifs, ou à des forêts de minces bambous au sommet desquels reposent des cloches, comme les fleurs sur leurs tiges.

Les places circulaires n'y sont pas plantées de quinconces régulièrement serrés et étouffés; des bouquets d'arbres s'élèvent çà et là comme les

touffes d'herbes dans la campagne : car ici la lumière et le son circulent avec vitesse et dans leur plénitude.

Du milieu de ces places on voit surgir à l'horizon les courbes paraboliques des fonderies et des forges, les cônes noircis des fours, les cheminées cylindriques ouvrant leurs gueules pleines de flammes, comme des serpents dressés sur leurs queues, les tours en tuyaux pour la fonte des plombs, et les chapeaux de magiciens qui couvrent les leviers, les grandes roues, les chaudières.

On voit se mouvoir au milieu des airs d'immenses engins qui marquent le temps dans l'espace; des étincelles jaillissent, et des nuées de vapeur montent dans le ciel qui retentit des coups des marteaux et des haches, du grincement des vis et des scies, des tournoiements des laminoirs, des battements cadencés des pompes à bascules et des chants des travailleurs.

Les couleurs éclatantes et fières sont partout jetées, depuis le vermillon, symbole de santé, jusqu'au jaune éblouissant des rayons du soleil, symbole de richesse. Des milliers de candélabres, groupés en guirlandes autour des places, ou soutenus dans les airs sur des trépieds de cariatides, prolongent dans toute la droiture de

ma ville, comme les lustres dans les théâtres, la clarté du jour au milieu de la nuit.

Sur la mamelle droite de mon colosse s'étale la Banque, et c'est là que toute la magnificence de la force et de la richesse se trouve déployée en un seul édifice; c'est une assemblée des corps de l'espace. C'est l'univers avec ses sphères entassées les unes sur les autres; elles brillent de l'éclat de feu du soleil, de l'argent blanc de la lune, des couleurs brunes et vertes de la terre et des mers; et sur une dernière rangée de globes étincelants de la nacre des huîtres du Japon s'élève en pente douce un dôme d'azur tacheté d'or. Des touffes de colonnes d'herbes géantes, des grappes de fruits et de fleurs saillent des intervalles; et ces sphères entassées reposent dans une vaste enceinte brodée, dentelée, et faisant luire le rouge pourpre de la robe des Césars.

Et au centre de ma ville, entre les globes de la Banque étalés en un large espace et les cierges de l'Académie dressés à une immense hauteur, plus haut que ces cierges, plus étendu que ces globes, est mon temple.

Par tous les noms que je me suis donnés à la face de la terre, voici que j'enracine dans le sol et que je déploie dans l'espace un temple où je puis graver mon vrai nom.

Mon temple est mon soleil d'équité, mon nœud d'alliance parmi les hommes, ma fleur de grâce et de pureté, mon sourire de tendresse et de fécondité; mon temple est l'espoir du monde.

Mon temple est mon amour vivant, la joie de mon cœur, la beauté de ma face, ma main de caresse et de charité.

Levez vos fronts! vieux temple des Juifs! ruines de Thèbes et de Palmyre! Parthénon! Alhambra! levez vos fronts courbés dans la poussière! Dômes de Saint-Pierre et de Saint-Paul! clocher du Kremlin! mosquées des Arabes! pagodes de l'Inde et du Japon! palais de mes rois! temple de mes christes! morts et vivants! levez vos fronts et pliez le genou!

MON TEMPLE EST UNE FEMME!

Autour de son vaste corps, jusqu'à sa ceinture, montent en spirale, à travers les vitraux, des galeries qui s'échelonnent comme les guirlandes d'une robe de bal. Du haut de ces galeries, on voit par-dessus les toitures de verre des imprimeries, par-dessus les kiosques et les tentes bariolées des halles, par-dessus les théâtres et les cafés, et les salles de concert, groupés autour de l'Étoile, comme des bijoux de fantaisie; on voit le grand cirque, qui semble une coupe avec sa bordure de prairie et ses ciselures de hauts platanes, et ses écuries comme deux anses sculptées aux deux

bouts. Et les chevaux de courses, quand leur ventre rase la terre, semblent des fourmis qui bougent à peine.

Sa robe descend en arrière sur la grande place des parades, et forme des plis de sa queue un immense amphithéâtre où l'on vient jouir du spectacle des pacifiques carrousels, et respirer le frais sous des orangers.

Le bras droit de la bien-aimée de ma ville est tourné vers les coupoles et les dômes industriels, et sa main repose sur une sphère au sommet de cristal, à la surface enluminée du vert tendre des jeunes gazons, du jaune argenté des blés mûrs, et de toutes les nuances vives que les belles campagnes épanouissent sous les premiers baisers du matin. Cette sphère forme en dedans du temple l'emplacement de mon théâtre sacré, dont les décors sont des panoramas.

J'ai mis dans la main gauche de l'épouse de mon colosse un sceptre d'azur et d'argent qui touche à terre et se marie dans les airs avec les flèches droites et argentées de l'Académie, et son pourtour de pilastres violets. Du sommet élargi de ce sceptre monte, en pyramide affilée, une flamme, phare immense dont la lumière éclate au loin et rend visible au sein des nuits le sourire de son visage.

Les escaliers latéraux des industriels et des

savants forment les plis de sa chaussure, le large escalier des prêtres et du peuple monte à travers les plis de sa robe entr'ouverte et agrafée.

On dirait à l'éclat des vitraux qui serpentent autour de son corps, le long de la spirale des galeries, qui rayonnent aux rosaces de sa poitrine, que les pierreries des cinq continents sont dans sa robe et dans son corsage.

J'ai chargé ses bras de riches bracelets qui saillent en terrasses damasquinées à jour. J'ai tissé sa ceinture de lames métalliques, espacées et vibrantes. C'est là que repose le nouvel orgue, à la voix de cuivre, d'argent et d'airain, dont les mélodies et les harmonies descendent comme une chute d'eau sur le plancher de mon temple, et jaillissent de sa bouche, de ses oreilles, de ses yeux, des intervalles qui séparent les perles de son cou et les tresses de ses cheveux, et des créneaux de son magnifique diadème, semences de vie que ma bien-aimée répand dans la ville et dans le monde.

Voilà mon temple!

Mon temple est mon amour vivant, la joie de mon cœur, la beauté de ma face, ma main de caresse et de charité!

Voilà mon temple!

Voilà ma ville! —

Venez donc, accourez de toutes les parties

de la terre, ô hommes ! l'enfantement de ma ville sera un temps de réjouissance inimaginable. Je ferai passer sur ses membres d'airain et de pierre, sur son visage de fleurs, dans sa barbe et ses cheveux de bois élancés et touffus, une musique retentissante et suave ; ouragan qui balaie les montagnes, brise molle qui se balance sur les eaux bleues de la mer. Je ferai tressaillir tout son corps d'une danse nouvelle ; et quand viendra le soir, je l'endormirai dans un vêtement d'étincelantes lumières.

Alors vous sortirez en foule, et vous monterez aux collines de Sèvres et de Meudon, au parc de Saint-Cloud, au Calvaire, à Montmartre, à Ménilmontant, sur les buttes de Chaumont ; vous vous grouperez dans les bois de Romainville et de Clamart, comme sur les bords d'un cirque immense, pour contempler la nouvelle création dans tout son éclat, pour voir le géant homme de feu, dormir, couché sur son lit noir. Des ballons vous porteront tour à tour dans les airs, afin de le voir dans toutes ses dimensions et dans son ensemble.

Sa chevelure et sa barbe sont éclairées par un météore de lueurs pâles, qui se jouent dans les massifs, comme l'air et la lumière se jouent dans les cheveux. Ses yeux sont deux soleils tournoyants ; éblouissants comme serait mon soleil

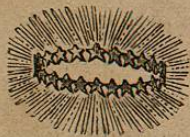
si je gardais en lui les rayons qu'il disperse dans l'espace, et que je le voulusse montrer seul quand il fait nuit. De sa bouche s'échappe un bouquet de flammes et de jets d'étincelles qui montent à travers les airs, comme une création d'un monde d'étoiles que ma terre envoie dans mon ciel. Sa jambe droite et son bras droit, et la partie droite de son ventre, étincellent d'un feu rouge. C'est un tricot de pourpre qui colle à la peau et fait ressortir les saillies de ses muscles. Sur son épaule gauche, et sur toute la partie gauche de son corps, est jeté son manteau flamboyant d'un feu violet, comme la grande mer des îles de l'Inde. Le temple brille de la double blancheur des perles et des diamants. Le bandeau de palais qui fait le tour de sa chevelure, est une couronne de gigantesques pierreries, vertes, jaunes, rosées, bleues d'azur. Et le colosse, ainsi embrasé de feux de toutes couleurs, illumine au loin les campagnes, et montre aux hommes un jour qu'ils n'ont pas vu.

Voilà, dit le Dieu bon qui fait largesse aux hommes, voilà le joyau que je tirerai des coffres de ma munificence ! Voilà la première pierre de mon édifice ! Je veux renouveler la face et les entrailles de ma terre. Je veux que les hommes déplacent les mers, et qu'ils fassent surgir de nouveaux continents ; je veux qu'ils prennent ma

344 LE PARIS DES SAINTS-SIMONIENS.
terre dans leurs mains, et qu'ils la taillent et la
policent, ainsi qu'un nouveau diamant de mon
incommensurable couronne.

Terre! je t'inonderai des pluies de lumière de
mon soleil, et ma volonté te promènera à tra-
vers les harmonies du ciel, aux yeux éblouis de
tous les mondes!

CHARLES DUVEYRIER.



LE PORTIER DE PARIS.



Ce serait avoir à peine entrevu l'une des opé-
rations les plus vulgaires auxquelles l'être qu'on
nomme *portier de Paris* daigne s'abaisser, que
de s'imaginer que c'est tout simplement, et
suivant la signification exacte qu'un esprit lo-
gique peut déduire de ce mot, un homme dont
les fonctions se bornent à ouvrir et à fermer la
porte d'une maison à ceux qui entrent, ou qui